

B. GERARD

Manuscrit déposé chez Larousse  
pour un ouvrage collectif auquel  
l'éditeur a renoncé en 1978.

Qu'est-ce que l'archéologie ?

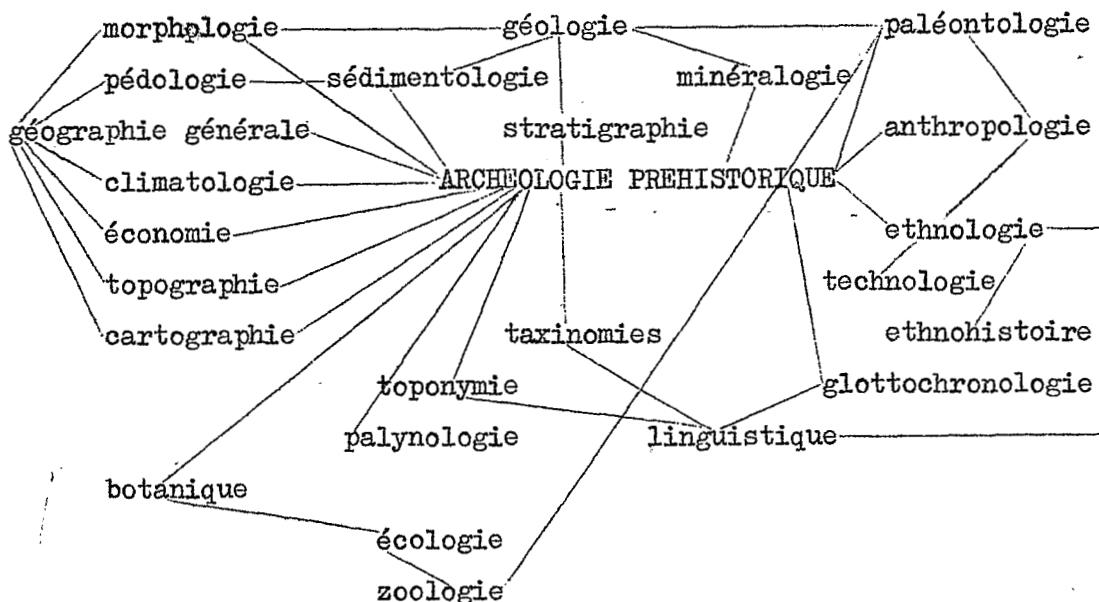
11 JUIL. 1985

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 17.869

Cote : B

B17.869



Le document fondamental du préhistorien est le site, c'est-à-dire un espace limité en étendue et en épaisseur. Cet espace consiste en traces d'occupation humaine dans un environnement naturel.

Pour étudier un site, il faudra faire appel à de nombreuses disciplines (V. schéma).

Il faudra que le préhistorien puisse effectuer la synthèse de ces différentes disciplines ; il devra mener à bien la collecte des informations nécessaires à cette synthèse tant sur le terrain, par la fouille, qu'au laboratoire.

Deux procédures de fouille se sont récemment affrontées.

La première consistait à étudier le site en coupe ; basée essentiellement sur la stratigraphie, elle sous-entendait que seul était intéressant l'étagement des vestiges, leur variété, leur quantité ; le but ultime étant la découverte du chaînon manquant, qu'il soit homme ou outil. Ceci devait permettre d'établir un étagement des cultures, chronologique et géographique, du premier biface à l'ère atomique.

La fouille en décapage, ou étude du site en étendue, séquence après séquence, s'intéresse finalement moins à l'outil lui-même ou aux vestiges pris pièces par pièces qu'aux relations spatio-temporelles que ceux-ci entretiennent entre eux. Il s'agit alors d'étudier un espace d'une même séquence chronologique, d'en dégager les structures (habitat par exemple) : ceci est mieux connu sous le terme de planigraphie (André Leroi-Gourhan) et n'exclut pas les informations de la stratigraphie mais exige plus de crédits, de minutie et de temps.

Comment opère la fouille stratigraphique dans la détermination de ses résultats ?

En simplifiant, nous pouvons dire qu'elle considère comme document de base de son information l'outil, daté dans son contexte et situé dans un site qui a tôt fait de devenir éponyme. De l'étude de l'outillage distribué en classes typologiques, nous obtenons un schéma d'évolution par région. Races et civilisations sont fondues dans un même ensemble culturel, l'identification typologique devant faire ressortir l'unicité d'un groupe humain uni dans des traditions communes.

La succession de ces cultures nous aide dès lors à saisir le passage du premier australopithèque à l'homo sapiens le plus avancé. Dans cette perspective, les cultures primitives actuelles ne sont que des bavures, les derniers îlots réfractaires au progrès, des tâches bientôt résorbées par la vie si elles abandonnent leur cadre culturel pour s'adapter au nôtre, par la mort si elles sont incapables de saisir le message de notre civilisation. Cette façon de voir a des répercussions idéologiques sérieuses surtout lorsque des préhistoriens substituent à la typologie des formes de l'outillage la notion d'usage et de fonction qui fait disparaître tout critère culturel, et elles se sont aggravées lorsqu'à une notion déjà suspecte de hiérarchie des techniques s'est substituée celle de hiérarchie des systèmes socio-économiques.

D'autres auteurs mieux intentionnés parlent de "techniculture", mais le problème de la relation chronologie-typologie n'en est pas pour autant plus facile à résoudre. Ce problème se pose sur plusieurs plans :

- celui de la délimitation des cultures ou séquences culturelles ;
- celui de la relation que différents espaces culturels entretiennent entre eux.

En ne considérant tout d'abord que le premier aspect, deux démarches s'offrent à nous :

1° nous pouvons déterminer des séquences culturelles à partir de variations typologiques.

2° Nous pouvons déterminer d'emblée des séquences culturelles pour faire ressortir ces variations typologiques.

Cette "chinoiserie" est un problème récent en préhistoire : lorsque le préhistorien ne connaissait que quelques sites, séparés parfois l'un de l'autre par plusieurs milliers d'années, il y avait souvent rupture dans les variations de l'outillage : chaque site, caractérisait une culture. Puis, les sites se sont multipliés, les cultures se sont multipliées en conséquence, jusqu'à ce que l'on constate qu'aux ruptures typologiques se substituaient de plus en plus des variations ; l'étagement culturel s'est bientôt simplifié au profit de la distribution des variations ré-

gionales.

Depuis que les cultures lithiques apparaissent pourvues d'une certaine épaisseur dans le temps et diffusion dans l'espace, le préhistorien classique s'attache à déterminer la variation marginale qui fera que dans le temps ou l'espace une culture cessera d'être elle-même pour devenir une autre.

D'autre part, au cours d'une même séquence chronologique, il peut y avoir rupture typologique en deux ou plusieurs endroits d'une même aire culturelle : ainsi, les hameçons polynésiens ne peuvent être considérés comme un fossile directeur valable pour l'ensemble de la Polynésie ; en effet certains types d'hameçons sont parfois étroitement liés aux impératifs de la pêche dans un cadre local, ceci étant susceptible de varier d'une île à une autre. Parfois, rien n'explique l'apparition d'un nouvel objet limité à un espace et ne se diffusant pas comment expliquer la présence du harpon aux Marquises et en Nouvelle-Zélande alors qu'il n'existe pas dans le reste de la Polynésie et semble caractériser le Pacifique Nord ?

Nous sommes passés peu à peu de la relation chronologie-typologie à celle de typologie-culture ; c'est-à-dire à la détermination de cultures par l'identification de l'objet qui est censé la caractériser ; la discussion n'est pas close, d'autant plus que des bouleversements culturels ne laissent pas de traces reconnaissables en dehors de documents écrits ou susceptibles de l'être, mythes, récits ...). Seuls des bouleversements d'ordre technique sont susceptibles de s'inscrire dans le sol

Nous en arrivons finalement à une limitation de la signification historique de l'outillage considéré seul.

L'outillage nous apparaît comme la résultante ou plutôt le résultat concret des inter-relations entre la matière première locale ou importée, le conditionnement social de l'artisan et la plus ou moins grande valorisation des possibilités offertes par l'extérieur.

Dans bien des sites, cet outillage est souvent peu discernable : on ne reconnaît pas toujours l'outil de l'éclat et de l'utilisation du premier n'est souvent que supposée, aussi n'est-il parfois qu'une simple réalité statistique. Si nous affinons l'analyse, nous remarquerons que l'outil n'est qu'une simple "tendance" (A.L.G.) réalisée différemment selon le lieu, selon l'époque. On ne peut par exemple, parler du couteau Acheuléen, Moustérien, Magdalénien, mais simplement du moyen mis en oeuvre pour résoudre le problème posé par la nécessité ou le besoin d'une percussion "longitudinale-linéaire perpendiculaire ou oblique-posée". Il n'y a pas évolution de l'outil, mais variation spatiale et temporelle du moyen mis en oeuvre pour la réali-

sation de cette tendance. Cette variation, il est vrai, se fera presque toujours dans le sens d'un accroissement des possibilités techniques de l'outil.

La présence en site de l'outil est le résultat d'une opération technique en vue d'une autre ; ce résultat peut être :

local : outil fabriqué localement d'après des critères et des techniques locales ;

semi-local : importation par échange avec l'extérieur en vue d'une utilisation locale ;

bi-local : emprunt par analogie ou réalisation d'un type différent du type local, mais avec des moyens et des techniques locales.

Cet outil, qui n'est finalement qu'un simple élément de la vie quotidienne et de tous le plus interchangeable, que caractérise-t-il ?

Une communauté A munie d'un matériel a :

-----	-----	-----	-----	-----	-----	a ou b : emprunt direct (A-LG)
-----	-----	-----	-----	-----	-----	a & b : ----- indirect (---)
-----	-----	A & B ou B	-----	-----	-----	a : inertie technique de B

Cette inertie de la communauté B, qu'il ne faut pas prendre dans un sens moral, peut s'accompagner parfois d'une inertie culturelle ; on rencontre aux Nouvelles-Hébrides des communautés polynésiennes ayant le même cadre technique et culturel que les communautés mélanésiennes qu'elles côtoient.

En fait, quels que soient les efforts déployés, la fouille ne nous conduira jamais qu'à un état de la couverture archéologique au cours d'une même séquence chronologique. C'est cet état que la planigraphie se propose d'étudier plus en détail que la fouille "stratigraphique". Alors que précédemment, nous avons comme unité de base l'objet (pierre-outil) l'unité ici considérée sera l'habitat. L'habitat ou plus exactement la structure d'habitat peut être considérée comme une communauté dont il ne resterait que les aspects techniques non corrodables (CHANG). Elle apparaît comme la réalisation concrète d'impératifs culturels dans un cadre local. L'interprétation de cette structure devra donc se faire dans un cadre local en tenant compte, lorsque la possibilité existe : 1° des critères de l'ethnie ;

2° des taxinomies locales.

L'outil donc perd son importance au profit de la relation spatiale et le préhistorien devra organiser ses matériaux en deux cadres typologiques dont il devra préciser la relation.

La première sera une typologie générale : descriptive et chronologique lui permettant de définir et caractériser l'objet ainsi que de le situer dans

un cadre ; nous retrouvons la le fossile directeur dont nous avons parlé plus haut.

La seconde sera une typologie locale devant faire ressortir un ensemble de relations techniques, spatiales, morphologiques et taxinomiques, c'est-à-dire situant l'outil en tant que réalisation concrète du conditionnement culturel de l'artisan. Ainsi, à Malaita, un éclat de silex que nous traiterions comme "éclat laminaire de débitage" devrait être caractérisé dans une typologie locale comme :

- a - couteau
- b - de couleur noire
- c - pour la découpe du cochon

c'est-à-dire qu'il nous faut le classer non d'après sa forme et ses dimensions mais dans un tableau à double entrée :

Usage	:	Découpe du	:	Coupe des
couleur	:	cochon	:	cheveux
noir	:	komu puru	:	
mélé	:		:	komu petaerari

Une autre solution serait de le classer par rapport à l'opposition mineure "komu'inini"/"komu suhu" (silex qui érafle la peau / silex qui entre profondément dans la peau) ; seule l'expérience et une bonne connaissance des gens et des lieux peut permettre de déterminer le meilleur choix. C'est à l'ethnohistorien qu'il appartient de définir et utiliser de façon adéquate les taxinomies locales pour mieux rendre compte de la disposition de l'habitat (il lui appartient aussi de considérer les portées et limites de telles catégories).

Le premier but est donc de définir très exactement l'habitat : vestiges, autres évidences d'occupation humaine, contexte du dépôt. Pour restituer ce dernier à son cadre local, l'étude de l'environnement s'avère nécessaire : topographie, climat, flore, faune, sol ; un habitat se caractérisant apr des traces d'occupation humaine plus ou moins prolongée dans un contexte lui aussi caractéristique. Le but est d'étudier l'interférence : homme-technico-social-nature ; c'est-à-dire :

- 1° étude de la modification des données écologiques par l'habitat ;
- 2° modification des structures d'habitat en fonction du biotope.

Sur un plan plus général, étudier et déterminer les modes d'évolution des cultures malgré les variations / biotopiques qui, elles, sont cycliques.

Nous remarquons que l'habitat, comme unité, subit finalement le même traitement que l'outil et pose des problèmes analogues.

L'habitat est une donnée empirique et l'espace culturel auquel il appartient n'est pas limité au site où il se trouve. Comme pour l'outil, le temps est là encore une échelle variable difficile à exprimer : il est à la fois indépendant et dépendant de la culture considérée. De plus, le début et la fin de la période d'occupation ne correspondent pas au début et à la fin de la culture que l'habitat est censé représenter. Quant au temps culturel, il est d'autant plus difficile à définir que la notion de synchronie en archéologie a une certaine épaisseur spatio-temporelle. De plus, l'activité humaine n'étant jamais limitée aux dimensions de l'habitat, l'activité extra-habitat ne peut apparaître que dans l'étude des relations inter-habitat.

L'élaboration des résultats n'est pas en soi-même chose simple.

- 1° - observations en site et en laboratoire :  
analyses, identifications des vestiges osseux, palynologie, datations ;
- 2° - conceptualisation des observations :  
organisation, description des constituants, de l'habitat lui-même en vue de leur (son) identification ou de leur (sa) classification dans un cadre explicite ou implicite ;
- 3° - organisation des données en éléments symboliques simples ;
- 4° - stockage de l'information ;
- 5° - redistribution de l'information en vue d'analyses ultérieures ;
- 6° - distribution et interprétation des résultats.

En fait, il s'agit de dégager un modèle logique susceptible de représenter une situation réelle ; pour ne pas être limité dans cette investigation, l'utilisation des représentations locales s'avère nécessaire.

Lorsque nous étudions l'activité extra-habitat, ou étude des relations des sites entre eux, il convient de distinguer entre deux formes de relations :

- 1° - de filiation : B découle de A ; A est à l'origine de B ;
- 2° - horizontale : B et A ont quelque chose en commun mais ont suivi des chemins parallèles jusqu'à des états différents ou semblables, ce qui ne veut pas dire que B et A ont apparu à un même moment.

L'ethnologie préhistorique devient ainsi l'étude diachronique des rapports synchroniques des sites entre eux ; c'est-à-dire qu'à la planigraphie doit s'ajouter l'explication historique, protohistorique ou ethnographique de ces relations. (Rappelons que la notion de synchronie apparaît comme une notion vague, une occupation tardive d'une niche isolée pouvant faire apparaître un déphasage qui n'est finalement pas réel).

Nous sommes loin de l'archéologie atomistique qui isolait un élément (le plus souvent l'outil) pour lui conférer une loi d'évolution propre. L'étude est à la fois statique achronique (planigraphie) et dynamique (synchronie et diachronie). Nous remarquons aussi que le choix des caractères pertinents varie en fonction même de la finalité de la fouille.

#### OUVRAGES CONSULTÉS

- B.G. Trigger, "Settlement Archaeology, its goals and promise", in American Antiquity 32 (2) 1967.
- R.G. Chenhall "The description of archaeological data in computer language", in American Antiquity 32 (2) 1967.
- R.C. Chang Rethinking Archaeology (Random house, New York, 1967).
- A. Leroi-Gourhan, L'Homme et la Matière (Paris, 1943).  
Milieu et Techniques (Paris, 1945).  
Archéologie du Pacifique Nord (Paris, 1946).
- J. Garanger Cours oral de préhistoire (Nanterre, 1970).

NOTE : Les matériaux ethnographiques ainsi que les lames ont été rapportés de Malaita par D. de Coppet.